

Rodney Saint-Éloi, Philippe More, Stéphanie Filion

Jacques Paquin

Numéro 162, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2016). Compte rendu de [Rodney Saint-Éloi, Philippe More, Stéphanie Filion]. *Lettres québécoises*, (162), 46–47.



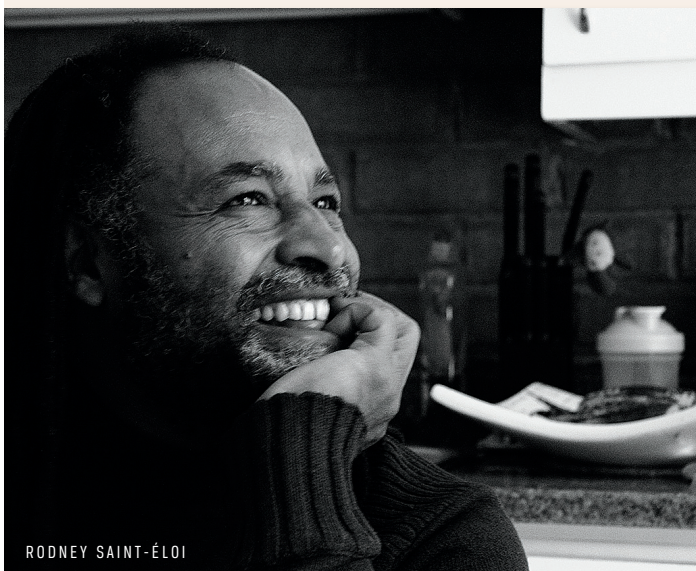
RODNEY SAINT-ÉLOI

Je suis la fille du baobab brûlé

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Poésie », 2015, 92 p., 17 \$ (papier), 9,99 \$ (numérique).

Les mots flots d'Haïti

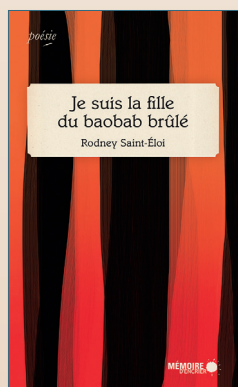
Le titre du recueil sera maintes fois répété tout au long de ce poème unique, litanique, et qu'on serait porté à rapprocher du *gospel* si ce n'était qu'il s'agit d'Haïti, terre d'origine du poète.



RODNEY SAINT-ÉLOI

UNE PROMÉTHÉE EXILÉE

Sans interruption, ce long poème laisse traîner une longue coulée de vers, qu'allume par vagues une grande flambée de mots d'où surgit un personnage féminin hors du commun, bien que dépossédé et voué à l'exil, qu'on ne peut s'empêcher de rattacher à une représentation d'Haïti. Le poète a ainsi choisi de parler de son pays au moyen de cette femme haute en couleur, « la fille du baobab brûlé », une sorte de Prométhée féminin qui se serait consumé lui-même avec le feu qu'il a volé. Mais cette fille est aussi condamnée à une perpétuelle errance, comme une criminelle que même Satan a répudiée, partie, comme elle le dit elle-même, parce que « j'ai un pacte avec l'exil ». (p. 80) L'identité de cette narratrice, que relaie parfois une narration à la troisième personne, est riche d'associations parfois contradictoires, qui en font un personnage imposant, bigarré, métissé, scarifié de douleurs et qui n'a plus de visage, alors que seul le langage du poème peut lui redonner à nouveau une identité. Peu à peu, à coups d'esquisses et d'images somptueuses, dont la beauté accentue d'autant une volonté farouche de persister à vivre, le lecteur voit se dresser devant lui une femme composée de multiples morceaux hétéroclites. Victime de la guerre, impie, amante vorace, ornée de « colliers de boue et de fientes », mais ayant des « semelles d'astres et de pollens » (p. 49), « elle fait vœu d'être fidèle aux vents contraires » (p. 84) dans cet ultime vers du recueil.



UNE ALLÉGORIE D'HAÏTI

Définie aussi bien par ce qu'elle est que par ce qu'elle n'est pas, dans un jeu d'oppositions entre le « je suis » et le « je ne suis pas », forte de sa superbe, cette femme qui réclame une existence qui lui redonnera cet arbre ayant été calciné puisque, comme nous l'apprend le prologue, « Je suis à la fois, la fille, l'arbre et la route » (p. 9). Si le texte se lit comme une allégorie d'Haïti, il comporte aussi une part de la vie personnelle de Saint-Éloi où l'on croise la grand-mère Tida, à qui le poète voue une admiration sans bornes, qui lui a tout appris de la vie, dans son village de Cavaillon. *Je suis la fille du baobab* reste et restera longtemps imprégnée dans la mémoire.



PHILIPPE MORE

Les âges concentriques

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Poésie », 2015, 68 p., 16 \$.

Vertiges

Le dernier titre de Philippe More évoque la rencontre entre le haut et le bas, l'abstrait et le concret, dont l'écriture se saisit pour mêler le tout dans un mouvement giratoire sans fin.

J'examine l'illustration de Nathalie Beudet, qui élabore la couverture de ses rayons rouge vif aux lignes discontinues. Cette estampe numérique, suivie de trois autres qui divisent le recueil, a quelque chose de vivifiant mais de déconcertant, parce que cette énergie-là peut donner le tournis. Celle qui ouvre la dernière section ne représente-t-elle pas une sorte de bonhomme allumette blanc, écartelé par les fils de la toile d'une araignée aux aguets ? De toute évidence, l'estampe cherche à impressionner. Ce malaise ressenti sur le plan visuel se matérialise ensuite dans la trajectoire du recueil, qui passe d'« Orbites », à « Outre-conte », puis à « Sylvestre », nous ramenant ainsi à la première intuition que nous avons sur la manière de calculer l'âge des arbres, grâce à leurs anneaux de naissance. Les poèmes, eux, avec leur masse textuelle, se tiennent droit debout, contestant la circularité annoncée par les estampes. Mais ces textes à la verticale entrent aussi dans le mouvement initial, avec ses berceuses, ses atomes, ses constellations, ses épacentres.

DU PREMIER AU DERNIER CERCLE

La dédicace, intime, personnelle, qui ne regarde que l'auteur et ses dédicataires, — sans doute son fils, sans doute son père récemment décédé —, désigne tout de même les deux grands pôles du recueil : de la petite enfance, premier volet, au vieillard, dernier cercle concentrique. Entre les deux, il y a soit l'enfant, plus vieux, ou alors c'est le poète lui-même, réfracté au sein des mots qui luisent dans le noir de la chambre. Cet entre-deux, appelé « Outre-conte », insiste plus sur la séparation. Toutefois, les contrastes entre la jeunesse et le déclin, l'élévation et la chute seraient purement factices s'il n'y avait cette voix détachée, pas froide mais distancée, empruntant ce détachement nécessaire pour dire ce qui sous-tend la naissance, le vieillissement, et même la présence du livre. Écriture d'impressions et de surimpressions, cette poésie, que fascinent les archives invisibles (les âges, le sommeil, le mourant), avec ses vers étroits enserrés par les marges, entraîne le lecteur dans une spirale ascendante puis descendante. Mais c'est pour mieux dire et faire sentir le mouvement même des âges, comme celui de l'univers des atomes, dont nous dépendons, nécessairement :



PHILIPPE MORE

*: en finir
avec le haut et le bas et
tout ce qui, entre les deux,
vérifie les chemins que
prend la gravité pour
faire tenir ensemble
toutes les versions
du paysage [...] (p. 60)*

More réussit à « faire tenir ensemble » des pans de vie dont la mobilité nous échappe le plus souvent.



STÉPHANIE FILION

Nous les vivants

Montréal, Le lézard amoureux, 2015, 60 p., 15,95 \$.

La solitude du bocal

Voici un recueil qui, à première vue, semble renouer avec le thème de l'incommunicabilité. Mais il faut prêter l'oreille pour entendre une autre voix, plus singulière, sous l'apparente banalité.

CHEVEU-DE-VÉNUS

La séduction commence par l'œil et la main, au moment où l'on feuillette, comme c'est toujours le cas d'un livre qui vient de sortir des presses du Lézard amoureux. La couverture blanche, légèrement gaufrée, invite à la caresse, alors que la mise en page et la typographie font ressortir les poèmes, relativement courts, du bel écran ivoirine de la page. Tout cela dispose à une lecture poétique. Les textes en italique qui précèdent chacune des quatre sections nous plongent dans une atmosphère de conte :

*Je suis née dans un bocal de verre
entre le crachat de l'humus
le V des outardes
et les caches des chasseurs
je suis née par ma seule volonté
on m'appelle Cheveu-de-Vénus
parfois je me demande si je me suis trompée. (p. 7)*

L'invite opère encore une fois, avec l'introduction d'un univers situé entre la légende personnelle et un monde onirique. C'est une étrangère qui nous parle, du nom de Cheveu-de-Vénus — on apprend que c'est un



STÉPHANIE FILION

Stéphanie Filion

Nous les vivants



capillaire, une fougère, si vous préférez —, et, ma foi, cette entrée en matière capte aussitôt l'attention. Or, le *je* des poèmes à l'intérieur des divisions appartient plutôt au réel, où la locutrice est face à elle-même et, pour une fois, il ne s'agit pas de rupture au sein du couple, comme il arrive trop souvent. Certes, il y a distance parfois avec le compagnon de vie, mais, malgré sa présence récurrente, il ne représente pas à lui seul la cause de cette « fracture », tout au plus le prétexte d'un regard dénué de complaisance. Parce que, peu importe au fond qu'il s'agisse d'une prise de recul, en raison d'un homme devenu absent, c'est ce qu'exprime le sujet féminin qui capte toute notre attention. Qu'exprime-t-il ce sujet ? Simplement un désir : « Laisser aussi du vide / pour le retournement / intérieur » (p. 15). S'il a fallu trois vers pour le dire, c'est que ça compte. Incompatibilité, manque de communication, voilà des mots bien banals qui traduisent très maladroitement ce « retournement intérieur » dans lequel la poète assume sa part de responsabilité : « La distance importe peu / même près de moi, rien n'adhère » (p. 39).

DES MONDES CLOISONNÉS

Entre son état de végétal enfermé dans un bocal mais attaché à des racines (ses ancêtres) et la solitude vécue à deux, le sujet se fraie un chemin pas toujours praticable, afin de traverser l'opacité du monde qui l'entoure. Le passe-temps des origamis en forme de grue (l'oiseau) lui accorde un certain répit mais bien éphémère :

*Combien de temps l'ossature
Résiste-t-elle à la corrosion ?
Les plis : renforts ou affaiblissement.
Il faudra demander aux grues d'origami.
Mais ce soir pas de construction de papier (p. 44)*

LA MORT (SE) RAPPROCHE

Le recueil soudain bifurque avec la quatrième partie, puisque c'est la mort du père du conjoint qui reconfigure les liens affectifs. Le curieux titre de « Principe pour nom » fait référence au patronyme du père et des frères de l'homme. Désormais le sujet s'adresse directement à cet homme à la deuxième personne du singulier, conférant à sa parole une proximité troublante aussi pour le lecteur. L'homme n'est toujours pas sorti de son mutisme, bien au contraire, mais l'agonie du père a montré un autre visage. Mais elle, celle qui s'adresse à cet homme, qui souffre d'être confinée dans un bocal de verre, restera-t-elle à jamais enfermée ? se demande-t-on. Le titre, emprunté à un vers du recueil, laisse entendre que ce qui finit sera séparé du reste.

Ma relecture au fil des pages est venue apaiser mes craintes. Le recueil, comme un fond qui remonte doucement à la surface, transmet la vraie matière du livre : les cloisons que nous érigeons entre nous et les autres, parfois même à l'intérieur de nous-mêmes. Il y a bien l'usage des infinitifs dans la section médiane, qu'on utilise trop généreusement pour marquer le rythme du quotidien ou l'impuissance d'agir. J'aurais aimé que les textes de cette Cheveu-de-Vénus traversent leur cloison. Mais la netteté des vers, qui sonnent toujours juste, en fait un bel objet de lecture.